CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 27 mars 2025. « Vers la mort » de Sharon EYAL et « Appartment » de Mats EK par le Ballet de l’Opéra national de Paris

Mozart et Da Ponte sont portés en triomphe à Prague, après les représentations des Noces de Figaro. Très vite, le duo s’attèle sur le sujet de Don Giovanni (octobre 1787), auquel ils insufflent une dimension tragique et fantastique inédite. Portrait d’un héros libre et sans entraves, qui pourfend la morale comme le social, Don Giovanni, célébré par Goethe, « l’opéra des opéras », dresse le portrait du premier héros révolutionnaire.

CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 9 mars 2025. » Voice of Nature » : THE ANTHROPOCENE. Renée Fleming (soprano), Howard

Watkins (piano)

Tout siècle connaît ses années d'incertitude. Le premier quart du 21ème siècle semble en proie à une série d'ondes de choc qui font frémir tous les domaines de l'humanité. Guerres, famines, catastrophes dévastatrices, rien ne semble épargner le quotidien. Et pourtant, dans ce ressac constant de questionnements gît le fragile espoir. C'est ce que semble nous apporter ce récital que Renée Fleming a conçu avec Yannick Nézet-Seguin durant la pandémie de la *Covid-19*. Mêlant à la fois des airs d'opéra, des mélodies, des « *art songs* » et de la chanson, Renée Fleming nous convie à un parcours planétaire avec la projection des sublimes images de la *National Geographic Society* créant un portrait émouvant de ce qui risque d'être perdu par la folie humaine. Des sommets de Yosemite, le *Sequoia National Park*, les déserts du Kalahari ou les profondeurs abyssales du Pacifique,… on est saisi par le silence du monde entre deux partitions que la soprano étasunienne ne manque pas de laisser flotter comme une question sans réponse.

Mme Fleming excelle dans l'art de la *Song* étasunienne, dans les *Mélodies* de Maria Schneider ou la très belle mélodie de Kevin Puts. Cependant nous restons réservés sur l'interprétation de trois *Mélodies* de Reynaldo Hahn qui semblent un peu trop basses pour la tessiture de Renée Fleming, et tombent un peu à plat. Or Mme Fleming nous a conquis avec trois *Mélodies* d'Olivier Messiaen dont la

difficulté technique n’est pas redire et dans les extraits des trop rares *La Bohème* de Leoncavallo et *Adriana Lecouvreur* de Cilea, deux bijoux incomparables. Le récital s’est parachevé avec trois *Lieder* de Richard Strauss qui nous a ravi par la beauté de chaque phrasé et la justesse des couleurs.

Le pianiste **Howard Watkins** a été un allié de taille de Mme Fleming en apportant à chaque morceau un équilibre et une émotion significative. Nous avons particulièrement apprécié la justesse et l’impressionnante maîtrise technique de M. Watkins dans les Messiaen et les Strauss.

Si d’aventure le siècle devait s’achever sous une pluie de feu, peut-être que la promesse que Renée Fleming a fait fleurir avec ce récital est, en paraphrasant la chanson de Burt Bacharach, élève de Martinu, ce dont le monde a besoin, de l’amour de la beauté simple qui peut se trouver partout, même dans l’inattendu.

CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 9 mars 2025. VOICE OF NATURE : THE ANTHROPOCENE. Renée Fleming (soprano), Howard Watkins (piano). Crédit photo © Alice Blangero

VIDEO : Trailer du spectacle

CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 17 janvier 2025. BIZET et ses contemporains. Solistes de l'Académie de l'Opéra national de Paris, Patrick Lange (direction)

Le mois de janvier 2025 a couvert d'une brume persistante la peau de zinc et d'ardoise de Paris. Dans la teinture onctueuse du brouillard l'on pourrait soupçonner quelque illusion de Constantin Guys ou des réminiscences de gris de Caillebotte se détacher aux abords du Palais Garnier. Mais non, nul spectre autre que des sirènes en goguette ou des pas pressés aux abords des bouches du métro. 2025, année commémorative de la mort précoce d'Alexandre-César dit Georges Bizet. Enfant choyé de la haute bourgeoisie parisienne et entrée plus tard par alliance dans la parentèle des Halévy, Boieldieu et Auber. Bizet n'a pas connu la gloire immédiate malgré un Prix de Rome en 1857 remporté à seulement 19 ans. Destin tragique de tous les enfants prodiges ou

complexité d'une époque symptomatique de ce qu'un jour Degas répondait à un jeune artiste: « *De mon temps, monsieur, on n'y arrivait pas.* » Ce sarcasme pourrait quasiment être la devise de tout artiste du passé dont le chemin vers la gloire a été une voie douloureuse. Bizet tel Mozart ou Linley le jeune, ont été fauchés alors qu'ils n'avaient pas atteint le pinacle tellement mérité. Promis à un destin fulgurant, la foudre même qui les fit naître parmi les hommes. L'année Bizet verra ainsi les théâtres de France célébrer l'étoile la plus brillante du firmament musical français du XIXème siècle.

Pour ce **concert de l'Académie de l'Opéra national de Paris**, les solistes ont interprété des larges extraits de Bizet dont des œuvres rarement entendues comme *Le Docteur Miracle, Djamileh* ou *Don Procopio* et d'autres contemporains comme Massenet ou Gounod. Nous eussions souhaité aussi entendre peut-être un peu de Halévy ou même pourquoi pas du Thomas, mais le programme était suffisamment fourni et bien agencé. Et surtout quel talent celui des formidables **Solistes de l'Académie de l'Opéra national de Paris**. Malgré quelques voix un peu en retrait, globalement les performances ont été ravissantes et fabuleuses. Nous remarquons notamment la soprano étasunienne **Isobel Anthony** dont le timbre sublime a donné à Leïla tout son pathos et sa grâce. Face à elle le Zurga de **Igor Mostovoi** a été tout aussi spectaculaire. Dans un autre style peut-être un peu plus sobre dans le théâtre mais d'un raffinement certain, le baryton autrichien **Clemens Frank** porte à la fois le bouffe et le sérieux à des hauteurs insoupçonnées, c'est un immense talent! Le ténor norvégien **Bergsvein Toverund** malgré un Don José qui laisse un peu à désirer est un Nadir ravissant aux couleurs débordantes et

puissantes. **Sima Ouahman** et **Lisa Chaïb-Auriol** aux personnalités contrastantes nous ont offert une excellente scène de la Mireille de Gounod. En général, toutes et tous ont rendu cette soirée unique.

Sur le plateau, les musiciennes et les musiciens de l'**Orchestre de l'Opéra national de Paris** est un bijou de contrastes dans cette musique. Sous la baguette de **Patrick Lange,** on sent la maîtrise de ce répertoire pour ce chef où il excelle bien plus que dernièrement dans *le Comte Ory* au Théâtre des Champs-Elysées. Au fond du temple saint de la musique française, sur l'autel mordoré du Palais Garnier, c'est Bizet qui apparaît transfiguré dans les voix diamantines de la jeunesse. On peut saluer ainsi le brillant Apollon de l'opéra français, génie tutélaire des promesses musicales de l'avenir.

_____



CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 17 janvier 2025.

BIZET et ses contemporains. Solistes de l’Académie de l’Opéra national de Paris, Patrick Lange (direction). Crédit photo © Vincent Lappartient Studio

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Garnier, le 8 décembre 2024. STRAVINSKY : The Rake’s progress. B. Bliss, G. Schulz, I. Paterson, C. Bailey… Olivier Py / Susanna Mälkki

Même en 2024, Londres demeure une ville aux inégalités criantes. Qu’on y aille pour visiter les collections des musées gratuits ou pour une virée théâtrale, le contraste avec l’Europe continentale est désarmant. Paris peut être tout aussi terrible pour les rêveries, mais il n’en demeure pas moins que la cité de la Tamise dévore tous les espoirs dès leur enfantement. Au XVIIIème siècle, la palette de William Hogarth a révélé au monde toute la cruauté cynique de la société

britannique. Trois siècles plus tard, Hogarth pourrait constater que le capitalisme à outrance n'a rien changé de ce qu'il dénonçait.

Au cœur du charmant et bouillonnant quartier de Holborn, à quelques pas des théâtres et de la National Gallery, on peut trouver un calme surréaliste dans le square de Lincoln Inn's Fields. Premier site d'un court de tennis et aussi premier siège de l'opéra comique londonien, ce beau square bordé d'élégantes façades georgiennes abrite un trésor : le musée Sir John Soane. Ce petit musée privé, gratuit par tradition de la capitale anglaise, est sis dans la résidence d'un éminent architecte : Sir John Soane. Passionné d'art et d'histoire, il a amassé des collections remarquables dont le sublime sarcophage en albâtre de Séthi Ier, père du célèbre Ramsès II. Outre les antiques issus de fouilles prestigieuses et des moulages en plâtre, au fond de cet amas de merveilles, gît le cœur de cette collection : la galerie de peintures. Dans la petite pièce, des panneaux laissent apparaître des Füssli et des Canaletto formidables, mais aussi deux séries iconiques de William Hogarth : *The Election,* et surtout… ***The rake's progress*** !

Cette série de tableaux a été conçue par William Hogarth entre 1732 et 1734, puis gravée à partir de 1735. Ces peintures sont une critique au vitriol de la société britannique et notamment de sa jeunesse dissolue. Racontant l'histoire de Tom, jeune homme paumé qui vient d'hériter une grosse somme et qui part à la ville. Dans le milieu urbain il cède à toutes les tentations, se livre à la débauche et les pires privautés. Tom fréquente les pires maisons de passe, succombe aux sollicitations des coryphées de sa vanité. La fin est vertigineuse passant de la prison (*Fleet Street*) à l'asile d'aliénés de Bedlam. L'histoire à la morale féroce d'un être

veule et sans qualités. L'image contemporaine pourrait être celle d'un « influenceur » obsédé par le nombre de « *likes* » sur des publications vides de sens dans un « *carpe diem* » sans réel objet.

La promesse de mettre en scène le très bel opéra d'**Igor Stravinsky** par **Olivier Py** semble un gage d'audace pour une telle œuvre. L'univers de cet insigne metteur en scène aurait pu révéler les failles abyssales de notre monde à travers l'histoire de Tom Rakewell. Dans un univers en blanc, rouge et noir, cette production semble une parodie d'une mise-en-scène d'Olivier Py, ça devient lassant et insipide à la fin. Peut-être que c'était un sujet bien trop facile pour l'univers du génial directeur de scène pour le pousser au-delà de ses monomanies. Alors que les peintures de Hogarth ouvraient un champ de possibles dans leur construction grimaçante, Olivier Py oublie la morale et la fable pour se contenter de gloser sur l'argument avec une superficialité qui nous étonne et finit par ennuyer.



Côté distribution, **Golda Schultz** détient la première place. Elle est une Ann Truelove d'anthologie. Sa grande scène « *No word from Tom* » – et l'air qui s'ensuit – est bouleversante. Son jeu est émouvant malgré le peu de place que laisse la mise-en-scène. Face à elle, **Ben Bliss** n'a rien de Tom Rakewell, la voix n'a pas de projection, aucune couleur dans « *Here I stand*« , et mièvre dans l'air d'Adonis. Théâtralement il est empoté et maladroit. **Iain Paterson** a la voix du rôle de Nick Shadow, mais demeure assez en retrait malgré des beaux moments. **Jamie Barton** est formidable en Baba la Turque, drôle et « *over the top*« , avec un timbre riche et nuancé. La grande surprise est d'entendre, dans un rôle anecdotique, le magnifique **Rupert Charlesworth** qui a tout à fait la voix et le charisme pour être un Tom Rakewell inoubliable. Peut-être un jour pour une reprise, M. Charlesworth pourrait incarner Tom, pour notre plus grand bonheur.

En fosse et sur scène, les forces vives de l'**Opéra national de Paris**, choeur et orchestre, prennent à bras le corps cette musique qui leur donne une ample possibilité de briller. La direction musicale de **Susanna Mälkki** est très engagée dans le

style, notamment dans la première partie. Les dynamiques sont justes, les phrasés précis et les nuances pertinentes. Hélas, dans la deuxième partie, tout semble de plus en plus fade et on se perd parfois dans les *tempi*. Gageons que la mise-en-scène n'a pas aidé Maestra Mälkki.

A la fin du compte, la morale n'est pas dans ce quatuor final qui nous renvoie notre propre décadence avec un sourire narquois. Cédons alors à la tentation de rêver, mais en restant dignes et en évitant de céder au démon de la facilité et de la vanité. Nous sommes toutes et tous des roué.e.s en puissance, selon les heures du jour… et les perspectives.

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Garnier, le 8 décembre 2024. STRAVINSKY : The Rake's progress. B. Bliss, G. Schulz, I. Paterson, C. Bailey… Olivier Py / Susanna Mälkki

VIDEO : Trailer de « *The Rake's progress* » de Stravinsky selon Olivier Py à l'Opéra national de Paris

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 22 juin

2024. « Barbe-Bleue » par Pina BAUSCH et le Ballet de l’Opéra national de Paris

De son arrivée à la Cour de France en 1774, à l’âge de 14 ans, Marie-Antoinette exprime sans discontinuité un intérêt pour la musique. Davantage qu’une amatrice, elle arbitre le goût, formulant ses préférences, imposant aussi ses compositeurs.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 20 janvier 2024. HAENDEL : Giulio Cesare. G. Arquez, E. D’Angelo, L. Oropesa, I. Davies… Laurent Pelly / Harry Bicket.

Nous sommes au **Palais Garnier** pour la reprise de ***Giulio Cesare*** de **G. F. Haendel** par le metteur en scène **Laurent Pelly**. Le *maestro* **Harry Bicket** est à la direction de l’orchestre de la maison et d’une fabuleuse distribution des chanteurs, avec la

mezzo-soprano **Gaëlle Arquez** dans le rôle-titre et la soprano américaine **Lisette Oropesa** dans le rôle de Cléopâtre. Dans cette production étrennée en 2011 qui transpose l'action du livret rocambolesque original dans un musée du Caire imaginaire au 18ème siècle, le talent et l'humour sont au rendez-vous !

L'incroyable éventail des sentiments



À un mois près du tricentenaire de la création de ce chef-d'œuvre absolu de Haendel, nous sommes toujours impressionnés par la qualité somptueuse de la partition et l'abondance des mélodies mémorables d'une remarquable beauté. L'opéra raconte

l'histoire d'un Jules César tout-puissant qui écrase ses adversaires, échappe aux attentats politiques mais qui succombe inexorablement aux sortilèges de l'amour de l'ambitieuse Cléopâtre ; dans une intrication mélodramatique de jalousie et héroïsme, vengeance et soif de gloire, amour et politique. Ce véritable concert d'affects baroques n'est qu'un prétexte pour le déploiement du génie musical de Haendel.

La distribution finale de la reprise est une agréable surprise, après quelques modifications par rapport à la distribution originalement affichée dans le programme de la saison. La superbe **Gaëlle Arquez**, désormais complètement à l'aise dans le rôle-titre, propose une belle interprétation qui réunit *brio* vocal et intensité dans la caractérisation. Sa voix s'accorde merveilleusement au cor *obbligato* dans l'air « *Va tacito e nascosto* » de l'acte 1, plein de *brio* ; elle touche et charme l'auditoire aux côtés du violon solo lors du très beau « *Se in fiorito ameno prato* » de l'acte 2, et le galvanise complètement dans « *Al lampo dell'armi* » du même acte ainsi que dans « *Qual torrente, che cade dal monte* » de l'acte 3. La prestation de la soprano **Lisette Oropesa** dans le rôle de Cléopâtre est tout aussi surprenante, surtout que nous ne sommes pas habitués à l'entendre dans ce répertoire. Elle est tout à fait piquante et séductrice théâtralement, et possède une maîtrise totale de son instrument. Elle est ravissante et bouleversante dans « *V'adoro, pupille* » et « *Se pietà di me non senti* » respectivement, dans l'acte 2, puis virtuose et légère dans son air final à l'acte 3 « *Da tempesta il legno infranto* ».

La mezzo-soprano **Emily D'Angelo** dans le rôle de Sesto est très touchante : un sublime mélange de fragilité fiévreuse et d'ardeur vengeresse, notamment dans les airs « *L'angue offeso mai riposa*de », très poignant, puis « *La giustizia* » à l'acte 3, virtuose. Tolomeo est interprété par le contre-ténor **Iestyn Davies,** très en forme scéniquement et vocalement, pour ses débuts à l'opéra de Paris. Il fait preuve d'une agilité tout à

fait sensationnelle dans ses airs *S »i spietata, il tuo rigore »* et « »*Domerò la tua fierezza*. Le baryton-basse **Luca Pisaroni** dans le rôle d'Achilla ainsi que la basse **Adrien Mathonat** (membre de l'Académie de l'Opéra de Paris) dans le rôle de Curio, s'imposent également dans leurs prestations, avec une forte présence scénique et une projection vocale surprenante pour les deux. **Wiebke Lehmkuhl** offre une interprétation solide dans le rôle tragique de Cornelia tout comme le contre-ténor **Rémy Brès-Feuillet**, épatant et pétillant dans le rôle comique de Nireno.

L'**Orchestre de l'Opéra de Paris** sous la direction de **Harry Bicket** est presque un personnage à part entière, tellement la présence est riche et l'interprétation merveilleuse, avec de nombreux *soli* somptueux pour le cor, le hautbois et le violon, et plusieurs passages magnifiques où se distinguent les timbres subtils des instruments tels que les flûtes et les bassons, ou encore la harpe et la viole ! La mise en scène de **Laurent Pelly** n'est pas pour tous les goûts, mais elle est pleine de mérite et ne nuit jamais à l'œuvre. Au contraire, l'aspect et le parti pris « histoire de l'art » et orientalisant de la production s'accordent curieusement bien à l'extravagance baroque du livret et de la partition, avec bien plus d'autodérision nonchalante que du sérieux tragico-poussiéreux.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 20 janvier 2024. HAENDEL : Giulio Cesare. G. Arquez, E. D'Angelo, L. Oropesa, I. Davies… Laurent Pelly / Harry Bicket.

VIDEO : « Giulio Cesare » de Haendel selon Laurent Pelly au Palais Garnier

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 4 janvier 2024. 5 PIECES de Maurice Béjart et Gil Roman par le Béjart Ballet Lausanne

Il régnait ce soir-là, au sein du somptueux écrin du Palais Garnier, une effervescence particulière, cette tension délicieuse qui précède les grandes retrouvailles. Cela faisait plus de dix ans que le Béjart Ballet Lausanne n'avait pas foulé ces planches sacrées, et le public, mêlant fidèles inconditionnels et nouvelle génération, attendait cet instant avec une ferveur presque palpable. Verdict ? L'attente en valait plus que la peine, et la compagnie a offert une leçon magistrale de vie et de danse, un programme de cinq pièces de Maurice Béjart, aussi diversifiées que flamboyantes, qui a enthousiasmé la salle, du début jusqu'aux salves d'applaudissements finales.

D'emblée, on a retrouvé avec émotion l'âme des chorégraphies de Maurice Béjart, cette énergie brute, ce mélange unique de classicisme et de liberté, où le geste dansé devient un langage universel. Sous la direction de **Gil Roman**, qui perpétue avec un respect révérencieux mais non dénué de

modernité l'héritage du maître, la troupe déploie un talent hors du commun. Chaque danseur est un interprète complet, un acteur dont le corps tout entier raconte une histoire, avec une générosité et une intensité qui saisissent aux tripes.



La première pièce, « *Tous les Hommes presque toujours s'imaginent* » est justement une création de **Gil Roman**, datant de 2019, en posant d'emblée le ton de la modernité et de l'audace. Le titre, emprunté à l'écrivain suisse Ludwig Hohl, annonçait déjà une plongée dans les méandres de l'esprit humain. La pièce se confronte à l'univers protéiforme et exigeant du compositeur américain John Zorn, un musicien de l'avant-garde dont les multiples facettes ont fasciné le chorégraphe. La musique, souvent « composite », navigue entre *rumba*, chants orientaux et accents plus contemporains, créant un « *world café* » où l'Orient et l'Occident se rencontrent.

L’écriture chorégraphique, caméléon, épouse ces changements avec une belle fluidité, alternant ensembles amples et duos plus lyriques. On a retenu le magnétisme de **Jasmine Cammarota**, charismatique et sensuelle dans le rôle principal, véritable déesse sur scène. En face d’elle, **Vito Pansini** incarnait avec une justesse poignante un personnage un peu perdu, une sorte de noyé remonté des profondeurs pour délivrer un message. La pièce, bien que plus inégale que les chefs-d’œuvre du répertoire, a confirmé le savoir-faire de Gil Roman pour construire de beaux ensembles et mettre en valeur une compagnie de grande tenue, faisant surgir des moments de grâce pure, notamment lors des duos.

Après cette ouverture contemporaine, place à l’un des joyaux intemporels de Maurice Béjart. Créé en 1968, « *Bhakti III* » est bien plus qu’un simple pas de deux : c’est une méditation dansée sur la cosmogonie hindoue, un dialogue entre Shiva, troisième personne de la trinité hindoue, et son épouse Shakti, son double divin. D’emblée, on est saisi par la quintessence de l’art de Béjart : la fusion parfaite entre un vocabulaire classique rigoureux et un geste inspiré de la culture indienne. Le duo, millimétré, est un enchaînement de postures acrobatiques et d’équilibres périlleux qui défient l’entendement. La danseuse japonaise **Mari Ohashi** était somptueuse dans le rôle de Shakti, impressionnante de précision et de maîtrise. Son partenaire, **Alessandro Cavallo**, a apporté à Shiva la puissance et la présence scénique « béjartienne » qui transcendent la technique. Cette pièce, indémodable, a prouvé une fois de plus qu’elle reste un sommet de l’art chorégraphique, un classique des concours de danse que l’on ne se lasse pas d’admirer.



Après l'intensité mystique de « *Bhakti III*« , un duo extrait du ballet « *Pyramide – El Nour* » créé en 1990 à l'Opéra du Caire, a offert un moment de pur lyrisme et de sensualité. La pièce, d'une beauté toute orientale, est un appel à toutes les spiritualités, transcendant l'Islam pour toucher à l'universel. La chorégraphie, sur la musique de l'oudiste irakien Munir Bashir, est d'une grande fluidité, mettant en scène des portés virtuoses et des lignes d'une magnifique élégance. Le duo, exécuté sur pointes, est tout de sensualité. **Valerija Frank** a offert des équilibres gracieux et une interprétation lumineuse aux côtés de **Julien Favreau**. Ce dernier, danseur historique de la compagnie, a apporté à ce pas de deux une dimension d'expérience et de noblesse, rendant ce moment trop court mais absolument mémorable.

Avec « *Dibouk*« , le voyage spirituel s'est poursuivi, mais cette fois dans l'univers de la mystique juive. La pièce,

créée en 1987, puise son inspiration dans la tradition de la *Kabbale* et la célèbre pièce de théâtre *yiddish* de Shalom Anski, *Le Dibbouk*, qui raconte l'histoire d'un esprit errant s'attachant à un corps. Sur une musique juive orthodoxe, **Dorian Browne**, en jeune homme portant une *kippa*, et **Kathleen Thielhelm**, en longue robe blanche, incarnaient un couple uni de toute éternité. La chorégraphie, parfois anguleuse, reprend les figures traditionnelles de la danse juive : genoux levés à angle droit, torse penché. Le « Dibouk » n'est pas un démon malveillant, mais un esprit qui s'attache, qui rappelle un lien indéfectible. La pièce raconte comment les deux époux se transcendent par la Parole divine. Le duo, magique et sacré, était porté par l'innocence et la jeunesse des personnages, dans une exaltation mélancolique qui a profondément ému la salle.

Comment conclure une telle soirée ? Par un feu d'artifice, bien sûr ! « *7 Danses grecques* » est ce qu'on appelle un « tube » du répertoire de Béjart, un ballet intemporel et inusable qui met le public en joie. Créée en 1983, la pièce est un hommage à la Grèce, mais Béjart prend soin de préciser qu'il a limité au maximum les emprunts folkloriques. Le chorégraphe a retravaillé la pièce avec une rigueur mathématique, comme une *fugue* de Bach, pour en faire un ballet limpide, lumineux et joyeux. Sur la musique irrésistible de Mikis Theodorakis, la pièce est une succession de tableaux où les ensembles de danseurs et de danseuses s'alternent et se répondent, entre solos et unissons parfaits. **Oscar Eduardo Chacón**, avec sa cascade de cheveux bouclés, était un soliste de rêve dans ce ballet, incarnant à la perfection l'âme du pâtre grec avec une beauté des lignes et une amplitude de saut remarquable. Les costumes, collant bouffant blanc pour les hommes, justaucorps noir pour les femmes, ajoutaient à la pureté du geste. On a retrouvé avec bonheur la générosité communicative de Béjart, cette danse qui célèbre la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus beau. Ce final, exécuté avec une énergie vibrante par une compagnie au sommet de son

art, a achevé de rendre cette soirée inoubliable.

Ce retour tant attendu s’est terminé en triomphe. La compagnie n’est pas simplement un gardien du temple, elle est un phare qui éclaire le chemin de la danse avec une passion contagieuse. Bravo à **Gil Roman** et à l’ensemble de cette troupe prodigieuse pour cette superbe soirée. Le **Béjart Ballet Lausanne** a prouvé qu’il demeure, plus que jamais, une flamme intemporelle qui continue d’illuminer le monde de la danse.



CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 4 janvier 2024. 5 PIECES de Maurice Béjart et Gil Roman par le Béjart Ballet Lausanne. Crédit photographique © Laurent Philippe

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 26 octobre 2023. JEROME ROBBINS : “En sol”, “In the night” et “The Concert”. Ballet et Orchestre de l’Opéra national de Paris / Frank Braley & Ryoko Hisayama (piano) / Maria Seletskaja (direction musicale).

Trois superbes ballets du chorégraphe néo-classique **Jerome Robbins** sont de retour sur la scène du **Palais Garnier** ! Un programme poétique voire humoristique qui fait la part belle au piano, avec un soliste différent pour chaque ballet. Il s’agît des reprises de *En Sol*, sur le *Concerto en sol* pour piano et orchestre de Maurice Ravel, *In the night* sur des nocturnes de Chopin, et enfin *The Concert (ou les malheurs de chacun)*, sur une sélection de pièces solistes diverses du dernier, arrangées et orchestrées par Clare Grundman. L’**Orchestre de l’Opéra national de Paris** est sous la direction de **Maria Seletskaja**, ancienne danseuse classique devenue chef d’orchestre !

Les plaisirs parisiens de Jerome Robbins



En Sol qui ouvre le programme, est le seul ballet du billet qui n'a pas fait son entrée au répertoire de l'opéra grâce à Rudolf Noureev. La chorégraphie d'une immense musicalité date de 1975, ses décors et costumes évoquant une ambiance de villégiature estivale raffinée sont signés Erté. Le couple d'Étoiles ce soir (plusieurs distributions alternantes) est formé par **Hannah O'Neill** et **Hugo Marchand**. Ils paraissent très à l'aise dans le langage et leurs lignes sont, comme d'habitude, magnifiques, mais un moment vertigineux pour O'Neill nous a fait penser au fait que le néo-classicisme américain n'est vraiment pas sans difficulté. Ce couple étoilé est entouré de belles personnalités du ballet, telles **Camille de Bellefon** et **Fabien Révillion**, à la musicalité bondissante

et épris d’une joie évidente d’interpréter ce touchant récit de baignade à la mer ! La complicité sur scène et à la fosse est évidente, saluons dans ce sens l’excellente interprétation du *concerto* de Ravel par le pianiste **Frank Braley**.

Après l’été, la nuit…

In the night, le deuxième ballet du programme, met en scène trois couples de solistes, en l’occurrence tous Étoiles, et évoque à travers des pas de deux, les différents moments d’une relation amoureuse. D’abord, le couple formé par **Sae Eun Park** et **Paul Marque** représente les premiers émois de l’amour. Ils sont sans défaut, pure beauté en mouvement. Elle, d’une dignité touchante dans son sentiment amoureux, lui, un partenaire excellent, soigneux. Une bonne mise en condition pour le couple suivant de **Ludmilla Pagliero** et **Mathieu Ganio**. Le couple établi, harmonieux, incroyablement beau, à l’instar du partenariat sur scène qui est tout simplement bouleversant par la force expressive et la présence magnétique des danseurs, certainement inspirés par les sublimes nocturnes de Chopin interprétés par **Ryoko Hisayama**. Le dernier couple par **Amandine Albisson** et le Premier Danseur **Audric Bezard** représente différentes facettes de la passion amoureuse. L’Albisson se montre à nouveau *prima ballerina assoluta* dans l’interprétation ! Quelle fougue et quel abandon en mouvement ! Audric Bezard est un partenaire solide dont le physique correspond merveilleusement au rôle, il est aussi tout abandon.

Retrouvailles au concert

The Concert (ou les malheurs de chacun) clôt le programme. Un ballet carrément humoristique où est mis en scène un récital de piano qui vire au délire à cause des personnages parfois fantasques, toujours expressifs : le mélomane, le mari volage et sa femme, la fille rêveuse, la femme en colère, le garçon timide… Même la pianiste **Vessela Pelovska** (pianiste-répétitrice officielle du Ballet de l'Opéra), la première à entrer sur scène, joue un rôle théâtrale comique de diva au piano, en même temps qu'elle interprète l'arrangement des différentes pièces de Chopin. Ce ballet et tout rires, tout gaîté, toute joie ! Les personnages sont souvent associés à un accessoire qui lui aussi joue un rôle dans l'action, et parfois inspire ou informe les mouvements. Une œuvre comique au ballet est chose rare, voire très rare. A la création en 1956, le public est resté de marbre, pour ne pas dire plus. Certains critiques sont allés jusqu'à dire que Robbins avait manqué d'égards envers la musique de Chopin… Nous constatons aujourd'hui l'effet contraire, et c'est merveilleux. L'auditoire vibre d'une joie palpitante et éclate en rire en permanence, après chaque de très nombreux sketchs ou situations comiques mises en mouvements. Que ce soit la magnifique Étoile **Léonore Baulac** assise, en pointes, sur de l'air, appuyée à peine sur la queue du piano ; le flair maladroit d'un superbe **Fabien Révillion**, avec son écharpe ; les regards intenses, à la fois espiègles et menaçants d'un **Arthus Raveau** dans une forme excellente ; l'exaspération folle d'un **Mathieu Contat,** pétillant, primesautier à souhait !

Un programme poétique et gai vivement conseillé, pour les jours maussades comme pour les jours ensoleillés !

CRITIQUE, ballet. PARIS, Palais Garnier, le 26 octobre 2023. JEROME ROBBINS : “En sol”, “In the night” et “The Concert”. Ballet et Orchestre de l’Opéra national de Paris / Frank Braley & Ryoko Hisayama (piano) / Maria Seletskaja (direction musicale). Photos (c) Opéra national de Paris.

(A l’affiche à l’Opéra Garnier le 31 octobre ainsi que les 1er, 2, 3, 4, 7, 8, 9 et 10 novembre 2023).

VIDÉO : « En sol » de Jerome Robins par le Ballet de l’Opéra national de Paris

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l’Opéra National de Paris.

Nous sommes au **Palais Garnier** pour un programme de danse contemporaine exclusivement féminin ! Au retour du surprenant ballet *The Seasons’ Canon* de **Crystal Pite** se joignent deux créations très fortement attendues : *The Last Call* de **Marion Motin**, chorégraphe venue du monde du hip-hop et de la pop, ainsi que *Horizon* de **Xie Xin**, première chorégraphe chinoise

invitée à l’**Opéra national de Paris**. Une rentrée prometteuse du ballet !

Rentrée singulière, plaisirs partagés

Le programme originalement conçu par l’ancienne Directrice de la Danse, **Aurélie Dupont,** a le mérite de montrer, d’emblée, la diversité du répertoire du ballet de l’Opéra. Les trois œuvres font appel au corps de ballet, exclusivement ; les danseurs pour les deux créations ont été, comme d’habitude, sélectionnés par les chorégraphes. Leurs choix correspondent bien aux ambiances qu’elles souhaitent créer pour la somptueuse scène du Palais Garnier. Les langages chorégraphiques ne sont pas en opposition, mais on constate l’immense espace qui sépare les styles de **Marion Motin** et de **Xie Xin**, dans leurs débuts à la « Grande Boutique ». Ce n’est presque pas une distance spatiale, elle est aussi dimensionnelle en effet. Développons…



The Last Call est un ballet de 30 minutes pour 16 danseurs, sur une excellente conception musicale originale de **Micka Luna**. S'il n'est pas narratif, il n'est pas entièrement abstrait non plus. Marion Motin dit qu'elle aime proposer des univers avec une histoire, bien qu'on n'aille pas forcément la comprendre, l'histoire. Il y a deux personnages nommés, La mort interprété par **Axel Ibot,** tout de noir vêtu, et Le vivant d'**Alexandre Boccara**, en jeans et en marcel. Au tout début du ballet ce dernier vient sur une scène peu éclairée pour répondre l'appel d'une cabine téléphonique d'un autre temps, mais curieusement d'apparence futuriste en même temps. Il a forcément entendu quelque chose de bouleversant, ce qui lui inspire un mini-solo désespéré très expressif, voire expressionniste et torturé, superbement interprété. Nous ne savons pas si la suite est du théâtre dansé ou un enchaînement de mouvements, parfois, stylisés. Absolument tout est là pour marquer l'auditoire, et c'est franchement et fraîchement cohérent : les impressionnants décors de la chorégraphe, avec la scénographie de **Camille Dugas** ; les surprenantes lumières

de **Judith Leray** (mi-futuriste, mi-rétro), les costumes d'**Arthur Avellano** (latex et cuirs, parfois fluo)… C'est une œuvre de grande allure (même si légèrement post-apocalyptique dans les bords), qui met en valeur les physiques des danseurs, avec une musique dont la pulsation constante et évolutive ne peut pas laisser indifférent. Voir nos danseurs préférés s'exprimer dans ce style d'influence urbaine et pop est en soi un spectacle qu'on voit peu, ça fait plaisir, mais c'est fugace. En tout cas par rapport à la danse. Les moments de groupe (presque la totalité) sont intéressants, plus par la maîtrise que par l'abandon, mais nous avons l'impression d'avoir assisté à un enchaînement de mouvements plus ou moins référentiels de la culture pop, un peu de Fosse, un peu de hip-hop, avec un travail des mains qu'on trouve curieux… Chorégraphié modestement, le ballet est néanmoins bien reçu par le public, quelque peu fasciné par la singularité étrangement familière de la création.

Deux salles, deux ambiances

Après un précipité un peu long en raison des différences techniques évidentes des productions vient la création de **Xie Xin**, *Horizon*, pour 9 danseurs, sur une musique originale de **Sylvian Wang**. Le sublime décor signé **Hu Yanjun** (avec les incroyables lumières de **Gao Jie**) est comme un tableau vivant vaporeux, illustrant des cascades de brume infinies et en constante transformation. Xie Xin nous dit que son esthétique « tend » vers l'abstraction, et que cette création parle de « *soleil qui se lève, puis se couche, comme un sentiment circulaire ; les gens qui entrent dans nos vies, et puis qui s'en vont…* ». Les costumes transparents et flottants de **Li Kun** participent à l'ambiance générale qui a, entre autres, ce mérite insolite d'être à la fois organique et onirique. La

chorégraphie est une exploration constante des lignes, plus dans l'aspect d'une matière vivante et fluide que dans une quelconque pureté rigide. L'espace, qui ne change pas vraiment mais qui se transforme devant nos yeux, n'est plus du tout un plateau, et les danseurs, par la force de leur implication et de leurs talents, ne sont presque plus des danseurs. Et pourtant, ils y dansent ! Dans toute cette danse liquide et parfois délicate, des personnalités et des personnes se révèlent, en solo, en duo, en trio, en quatuor, tous ensemble ou non. Comme un songe d'un temps sans fin ni commencement. Dans cette création si spéciale à nos yeux, les danseurs dans leurs interprétations sont à la fois dans l'abandon et dans la rigueur. **Takeru Coste** campe un solo merveilleux où son corps en mouvement se confond avec la brume ; **Marion Gautier de Charnacé** est rayonnante et grave en même temps ; **Nine Seropian** brille d'un brio presque menaçant… Avec les 9 danseurs en mouvement constant, nous n'avons pas vu passer les 30 minutes du ballet ! Ces 9 personnes entrées sur scène discrètement maintenant s'en vont, mais non sans recevoir avant leur départ une avalanche de bravos et d'applaudissements !

Pour clore, le retour attendu de *The Seasons' Canon* de **Crystal Pite** ! Peut-être une des nouvelles œuvres-phares contemporaines de l'Opéra, le ballet est tout aussi saisissant qu'il y a 7 ans ; avec son atmosphère étrange, un aspect tribal transfiguré, ces 54 costumes identiques, curieusement tâchés de turquoise, ces amibes et mille-pattes en mouvement, sur les célèbres *Quatre Saisons* de Vivaldi revisitées par le compositeur **Max Richter.** Logiquement, il n'y a plus le choc esthétique que nous avons eu à la création, mais il y a (et c'est encore mieux) de jolies mises en avant, voire des améliorations. Nous pensons à l'excellente interprétation de **Laure-Adélaïde Boucaud** et surtout et notamment à celle de **Jack Gasztowtt**, tellement virtuose.

Un programme contemporain pour tous les goûts au final, avec

deux créations insolites qui méritent d'être vues et revues, pour différentes raisons. Un moment fort, stupéfiant !

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l'Opéra National de Paris. A l'affiche du Palais Garnier, jusqu'au 12 octobre 2023. Photos (c) Julien Benhamou.

VIDEO : Extrait de « The Seasons' Canon » de Crystal Pite par le Ballet de l'Opéra National de Paris.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 21 juin 2023. « Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l'Opéra national de Paris

Le 21 juin 2023, le Palais Garnier acceuillait la reprise tant attendue de *Signes*, ballet culte de Carolyn Carlson. En cette soirée d'été, la grande salle s'est muée en un écrin magique, un espace où

la danse, la peinture et la musique se sont rencontrées pour ne faire plus qu'un. C'est une œuvre née en 1997 d'une idée originale du peintre Olivier Debré, qui souhaitait explorer les évocations du sourire, le premier des « *signes* ». Face aux toiles flamboyantes du maître coloriste, la chorégraphe, figure tutélaire de la danse contemporaine, a composé une fresque onirique. Accompagnée par la partition envoûtante de René Aubry, elle a offert au Ballet de l'Opéra de Paris un chef-d'œuvre d'une beauté rare, une célébration de la joie qui a émerveillé le public.

Le spectacle se déroule comme une promenade poétique à travers sept tableaux, sept univers picturaux qui sont autant d'étapes d'un voyage immobile. Contrairement à l'usage, ce sont les décors qui ont inspiré la chorégraphie, et non l'inverse. Chaque toile monumentale d'**Olivier Debré**, qu'elle évoque les bords de Loire dans un rouge éclatant et inattendu, les montagnes nébuleuses du Guilin ou les fêtes sensuelles de l'Inde, est un monde en soi. Sur ces fonds, les costumes du peintre, d'une linéarité graphique magnifique, se fondent dans les éclairs de lumière signés **Patrice Besombes**, créant une harmonie parfaite. La danse de Carlson, faite de gestes planants, de figures saccadées et de mouvements amples, semble refléter l'ambiance de chaque couleur. On y voit une galerie de *haïkus* dansés, une série d'impressions où la gestuelle, tour à tour géométrique et ondulante, capture l'essence de la toile, transformant la scène en un tableau vivant.



La réussite de *Signes* repose aussi sur l'engagement total d'interprètes exceptionnels, véritables incarnations de cet idéal esthétique. En cette soirée du 21 juin, le couple d'Étoiles **Germain Louvet** et **Hannah O'Neill** était à la tête de la petite troupe, littéralement possédée par l'originalité du propos gestuel. **Hannah O'Neill**, récemment nommée étoile, était d'une lumineuse grâce, irradiant le plateau de sa présence. Dans sa robe d'infante jaune d'or ou sous son manteau blanc, elle captivait par la pureté de ses arabesques, la souplesse de sa silhouette de liane, faisant naître une alchimie parfaite avec l'univers visuel. À ses côtés, **Germain Louvet**, souverain et élégant, imposait sa maîtrise dans ses vastes ports de bras. Dans son long manteau bleu Klein ou son costume de mime jaune, il était l'incarnation d'une ligne pure et intense, un maître du geste qui déchiffrait avec brio la partition de Carlson. Leurs pas de deux, notamment dans « *L'esprit du bleu* », étaient d'une grâce aérienne, des moments

d’une complicité profonde et d’un onirisme pur. Autour d’eux, le corps de ballet, énergique et précis, se fondait dans le décor en un peuple fantasque, oscillant entre rituel martial des moines de la Baltique et effervescence colorée des Indes.

Mais *Signes*, au-delà de ses qualités techniques, est surtout une expérience sensorielle totale, une œuvre qui invite à la contemplation et à la sérénité. La musique de **René Aubry**, avec son sens habile de la répétition, scande cette variation d’humeurs et d’horizons, créant une atmosphère tour à tour méditative, sautillante ou envoûtante. La chorégraphe, qu’elle déploie des mouvements lents et lyriques ou des gestes plus vifs et martiaux, offre un spectacle d’une beauté froide pour certains, mais pour beaucoup, un kaléidoscope de gaieté et de poésie. On se laisse porter par cette vague de couleurs, ces corps qui glissent comme sur une eau calme, sans chercher à tout comprendre, car c’est un art qui parle à la perception pure, une langue sans mots.

Venue saluer à l’issue du spectacle, visiblement très émue, **Carolyn Carlson** a offert au **Ballet de l’Opéra de Paris** une soirée de clôture de saison inoubliable, un moment hors du temps où le monde, le temps d’un spectacle, est devenu plus respirable.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 21 juin 2023. « Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l’Opéra national de Paris. Crédit photographique (c) Benoîte Fanton